

Bertrand Blier
L'esprit de contradiction

Sylvie Gendron

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, S. (1994). Review of [Bertrand Blier : L'esprit de contradiction]. *Séquences*, (171), 17–22.

BERTRAND BLIER



Bertrand Blier dirigeant Patrick Dewaere, Gérard Depardieu et Miou-Miou dans *Les Valseuses*

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

par Sylvie Gendron

Une jeune mère dans un train va rejoindre son homme qui fait son service militaire. C'est l'été, il fait chaud, elle est seule avec son poupon à qui elle donne le sein. Jean-Claude et Pierrot, deux voyous en cavale, entrent dans son wagon. Elle a peur; c'est évident. Ils finissent par la convaincre, à force d'arguments qui ressemblent plus à des menaces qu'à des promesses de bonheur, de donner la tétée à Pierrot qui ne bande plus depuis qu'il s'est pris un pruneau dans un testicule. La jeune mère s'exécute, assez réticente. Et voilà qu'elle semble y prendre plaisir et, rapidement, des signes évidents d'extase transforment son visage. Mais le train entre en gare et c'est justement sa destination. Affolée, elle remballa sa poitrine et s'enfuit, oubliant presque

son poupon. Jean-Claude et Pierrot sont bien contents et sont surtout convaincus qu'ils ont rendu service au pauvre militaire qui trouvera sûrement sa copine bien avenante.

Une jeune femme pas très jolie s'avance sur un quai de métro à l'heure de pointe. Son visage est serein, épanoui. Elle vient de faire l'amour avec son amant et exulte de joie. Elle s'arrête, se tourne vers son voisin et lui confie les secrets de

son après-midi d'amour. Devant la surprise du voyageur inconnu, elle lui explique qu'elle lui fait simplement cadeau de son bonheur, comme ça, parce que, tout à coup, la vie est drôlement belle.

Ces deux scènes extraites respectivement des *Valseuses* et de *Trop belle pour toi* expriment successivement le pire et le meilleur de l'oeuvre de Bertrand Blier. En même temps, sans prétendre résumer l'essentiel de ses intentions, elles en



Bertrand Blier

disent long sur ses fantasmes d'homme metteur en scène. Parce que Blier est un homme de situations et un cinéaste de l'improbable. La mise en scène de situations fait partie, peut-être plus que pour aucun autre metteur en scène, du système narratif cher à Blier. Certains racontent des histoires; lui, raconte des aventures inespérées tirées d'un ensemble de situations improbables. Cependant, derrière le cinéaste se trouve d'abord un homme, d'une intelligence sans doute supérieure à la moyenne, mais qui parfois expose une sensibilité douteuse, particulièrement en ce qui a trait à sa conception de la femme. Et si Blier donne aux femmes les beaux rôles, il leur prête aussi des réactions directement issues de ses fantasmes d'homme. Bien entendu, cela n'enlève rien à son talent, mais il est important de s'y attarder parce que l'univers de Blier en est un qui a évolué du masculin au féminin, passant du point de vue des hommes à celui des femmes. Autrement dit, Blier a choisi les femmes comme porte-parole de son cinéma, leur attribuant des pensées et des comportements parfois typiquement masculins. C'est assez rare dans l'histoire du cinéma pour qu'on s'y attarde.

Pour bien saisir le glissement qui s'est opéré, revenons-en au début de sa carrière. En 1963, après quelques années d'assistantat, Blier se voit offrir la réalisation d'un docu-reportage sur la jeunesse de son époque, intitulé **Hitler, connais pas!** Puis, ce sera **Même si j'étais un espion**, en 1967, une fiction d'une certaine envergure qui passera aux oubliettes. Mais c'est vraiment en 1974 qu'il démarre très fort en adaptant son premier roman, *Les Valseuses*. Il ne se doutait pas de l'impact inespéré qu'il provoquerait. Son roman a bien marché, mais le résultat du film dépasse toutes ses espérances. Car les héros des **Valseuses** sont dans l'air du temps. Post-soixante-huitards sans s'en soucier, Jean-Claude et Pierrot sont ce qu'aucun Français n'ose imaginer: des cauchemars vivants, des dangers publics, des empêcheurs de tourner en rond, bref, tout ce que le Français moyen exècre et qu'il ne peut pourtant plus ignorer. Jean-Claude et Pierrot sont les purs produits d'une civilisation qui croyait se débarrasser du prolétariat en l'enfermant dans des HLM de banlieue et en l'y maintenant. Les déçus de mai 68 ne s'y trompent pas et voient, dans ces deux personnages chevelus, sales et passablement vulgaires, les héros des temps modernes, ceux par qui le changement arrive. Et même si bouleverser l'ordre social n'est aucunement le but dans la vie de Jean-Claude et Pierrot, leur seule existence est déjà une menace pour Marcel et Bobonne et tous ceux qui voudraient bien que de Gaulle ressuscite.

Blier, peut-être sans vraiment l'avoir cherché, a alors trouvé son premier principe narratif: l'opposition. Car toute son oeuvre repose là-

dessus. Mettre en opposition des personnages antagonistes et extrêmes dans des situations courantes, inverser les situations de façon à ce que les fauteurs de trouble sortent vainqueurs et, finalement, faire de la contradiction pure un état d'esprit permanent et donc, normal. Ne nous y trompons pas; nous ne sommes pas devant le schéma traditionnel américain qui veut que les perdants (les *losers*) finissent par triompher de la bêtise humaine. Ici, ses héros sont à la limite du bête et méchant. Ce qui les rend attachants, c'est que, par effet de contraste, tous ceux qui s'opposent à eux sont particulièrement détestables.

De film en film, Blier va peaufiner son système et en faire un instrument aux rouages complexes et inventifs. Et il ne se contente pas de contredire par la négation d'un fait. Il contredit en opposant à une situation donnée une autre qui est son contraire. La force de persuasion du procédé est redoutable, puisqu'il ne s'agit pas de faire de l'obstruction systématique, chose facile et peu convaincante, mais bien de faire la preuve que ce que l'on avance est tout aussi valable que ce à

des personnages féminins et qui, plus est, par des femmes de plus en plus juvéniles.

Tout commence donc avec Jean-Claude et Pierrot, des asociaux qui affrontent quotidiennement l'insupportable monde bien-pensant en enfreignant toutes les lois et qui semblent infiniment plus sympathiques que la plupart des autres personnages du film qui, eux, n'embêtent personne. Parmi les personnages clés des **Valseuses**, les femmes incarnent toujours le malheur et le bonheur, les deux à la fois, comme si elles pouvaient être autant source de vie que de mort. Pendant presque tout le film, Marie-Ange, leur compagne de route et touché féminine du trio infernal, est l'unique objet de leur sollicitation sexuelle et pourtant elle ne parvient pas à jouir. Vision d'une extrême générosité, elle donne toujours et ne prend jamais. Il y a aussi le personnage de Jeanne à qui ils tenteront de rendre la vie. Car Jeanne sort de prison et se désole de ne plus avoir ses règles. Le sang menstruel symbolise à la perfection la fécondité et donc, la vie. En désespoir de cause, Jeanne se suicidera, faisant jaillir ce sang qui lui manque tant. Déjà, à cette



Gérard Depardieu et Geneviève Page dans **Buffet froid**

quoi on s'oppose. C'est pourquoi il semble admissible que des personnages a priori peu attachants le deviennent; en prouvant qu'ils ont autant de valeur que ceux à qui on accorde traditionnellement du crédit. Et la valeur des personnages de Blier réside essentiellement dans le fait qu'ils sont plus qu'humains, à l'opposé des surhommes que le cinéma nous propose habituellement.

Le principe d'opposition est donc particulièrement flagrant dans le choix de ses personnages et si la grande préoccupation de Blier semble être de mettre en scène les rapports hommes/femmes contemporains, peu à peu, il a poussé l'opposition au point d'exploiter des situations typiquement masculines incarnées par

époque, on sent chez Blier une fascination sans borne pour l'éternel féminin. À titre d'exemple de cette fascination, il suffit de citer cette image récurrente dans toute l'oeuvre de Blier, autant cinématographique que littéraire: la femme est toujours plus séduisante et émouvante lorsqu'elle s'habille que lorsqu'elle se déshabille. Encore une fois, l'esprit de contradiction est présent. Ou encore, dans **Les Valseuses**, le roman, Blier nous donne aussi une de ses obsessions sur les femmes, obsession que l'on retrouve dans beaucoup de ses films: les grosses poitrines. Or dans **Les Valseuses**, le roman, le personnage de Marie-Ange est désespérément dépourvu de seins. Ce qui n'empêche pas nos deux comparses de l'honorer bibliquement avec assiduité.

Avec **Calmos**, page noire dans sa filmographie, il semblerait bien que Blier ait eu une querelle à vider avec les femmes, et particulièrement avec les égéries du MLF. Fascination/répulsion, ce film est une insulte à toutes les femmes qui voulaient simplement qu'on reconnaisse leur valeur. Surtout, il réduit tout le mouvement de libération des femmes à la seule exploitation du pouvoir sexuel qu'elles ont nouvellement acquis, bien entendu au détriment des hommes. Ce film est la preuve qu'un cinéaste n'est pas seulement préoccupé de faire de l'art; sa vie personnelle peut fortement influencer son travail et, partant de là, il serait dangereux d'ignorer que derrière chaque auteur, il y a un homme ordinaire qui subit le quotidien comme tout un chacun. Cela dit, Blier lui-même n'est pas très fier de ce film et préfère qu'on l'oublie.

Dans **Préparez vos mouchoirs**, les héros forment encore un trio infernal: deux hommes pour une femme. Ici, l'esprit de contradiction se manifeste de deux façons. D'abord, Raoul, qui aime sa femme passionnément et qui la protège à l'extrême, n'hésite pourtant pas à en faire cadeau à un inconnu, croyant que ce dernier pourra la faire revivre. Voyez comme Blier est conséquent; les hommes peuvent aussi donner la vie, alors qu'il s'agit d'une fonction que l'on reconnaît essentiellement aux femmes. Ensuite, ce sera un jeune garçon à peine pubère, mais d'une intelligence supérieure qui deviendra l'amant de la femme. Bien sûr, cela n'a rien que de banal au sens où il est possible qu'une femme adulte se fasse l'initiatrice d'un jeune garçon. Notons au passage le soupçon de provocation qui ira grandissant. Cependant, l'esprit de contradiction de Blier fait que cette femme tombe amoureuse folle du garçon en question qui manifeste infiniment plus de sagesse que les deux hommes réunis. Pour couronner le tout, elle sera enceinte de son jeune amant. Le système de la contradiction reposant sur l'opposition commence à se mettre en place et désormais, il semble qu'à chaque film, Blier se pose la question suivante: «qu'arriverait-il si... cela arrivait, alors qu'en temps normal, cela n'arriverait jamais?».

Ce système est particulièrement présent dans **Buffet froid**, film insolite où Blier fait se rencontrer un chômeur, un policier et un assassin et démontre la mauvaise fortune de ceux qui ont le malheur de se trouver au mauvais endroit, au mauvais moment. Dans une ambiance des plus morbides, nos trois compères sont entraînés dans des aventures qui partent dans tous les sens, mais que nous suivons d'autant plus qu'elles ne procèdent d'aucune logique humaine. Le point de départ, un meurtre complètement inexplicable, trouvera écho dans la conclusion du film par un autre meurtre. La boucle est bouclée et cette résurgence du motif d'origine est la seule



Patrick Dewaere et Ariel Besse dans **Beau-père**



Alain Delon et Nathalie Baye dans **Notre histoire**

concession logique du cinéaste: qui a péché par le glaive périra par le glaive. Cependant, considérant l'illogisme des aventures de ses personnages, on peut tout simplement croire que Blier fait ici l'apologie de l'absurdité de la vie en général.

Avec **Beau-père**, il amorce le changement de point de vue. Son héros est toujours un homme et il commente directement l'histoire. Par deux fois dans le film, Rémi, le héros en question, s'adresse directement à la caméra et monologue sur les vicissitudes de la vie. Toutefois, le personnage

féminin devient le moteur de l'histoire, «celle par qui le malheur arrive». Ainsi, la belle-fille de Rémi, jeune fille de quatorze ans menant une vie tout à fait banale, veut à tout prix devenir l'amante de ce dernier. C'est elle qui mène le jeu, avec un aplomb qui n'a rien d'effronté mais qui lui donne l'assurance d'une femme accomplie. À la question «qu'arriverait-il si une jeune fille de quatorze ans voulait devenir l'amante de son beau-père et faisait tout pour que son désir soit accompli?», Blier répond «le beau-père finirait par céder, ils deviendraient amants et vivraient une vraie passion».

Dans **La Femme de mon pote**, autre trio, Isabelle Huppert fait dévier une belle amitié masculine. Les deux comparses doivent s'accrocher pour survivre à son passage. Quand la femme a le pouvoir, les hommes trinquent. Il est à remarquer ici que le personnage incarné par Huppert utilise comme arme principale et de façon ingénue, toute la roubardise de son pouvoir de séduction. On peut se demander si Blier ne vivait pas quelque déboire sentimental douloureux à cette époque.

Dans **Notre histoire**, Nathalie Baye séduit un homme dans un train, le temps d'une aventure, puis s'enfuit. Voilà un cas de figure typiquement masculin. Le quidam, soudain transfiguré par cette rencontre, la poursuit. Et cette poursuite dérange tout le monde. La femme tient la dragée haute à l'homme et, pour la première fois, elle dit ce qu'elle veut et ce qu'elle pense. Séduite et abandonnée n'est plus qu'un mirage. Désormais, les femmes de Blier ne sont plus seulement des

victimes; elles font des victimes, sciemment. C'est dans ce film qu'il exploite le plus le questionnement «qu'arriverait-il si?», faisant ici un magistral exposé sur les possibilités du scénario. On doit ajouter que le film s'en ressent et que la notion de progression narrative est abandonnée au profit de l'expérimentation sur les variantes de mise en situation. On remarque aussi que c'est encore l'homme qui parle, puisque c'est le personnage incarné par Alain Delon qui initie les situations en les commentant à voix haute. Incidemment, le choix d'Alain Delon pour interpréter le garagiste ivrogne est tout à fait dans l'esprit d'opposition de l'auteur. En effet, Delon est plutôt connu pour ses rôles de séducteur ou d'homme fort à qui personne n'en impose. Ici, c'est une espèce de lavette à sensibilité d'écorché vif et au visage boursoufflé par l'alcool qui n'a plus rien de sa superbe. On peut presque s'imaginer Blier en train de s'interroger: «et si le pochard était joué par Alain Delon? Est-ce que ça ne serait pas extraordinaire?».

Tenue de soirée marque la transition dans l'évolution thématique de Blier; un véritable changement de point de vue. Nous retrouvons encore une fois un trio, mais les deux héros dominant la partie. Pourtant, il s'agit bien d'une histoire d'amour mais entre deux hommes. Deux hommes qui finiront en travestis et qui, au passage, tarabustent passablement la femme qui faisait obstacle. Et encore une fois, Blier pousse un peu plus avant le pion de la provocation. Ce qui est frappant dans ce film, c'est que, dans la scène finale, nos deux compères font le trottoir en talons hauts. Et le dernier plan s'attarde sur un Michel Blanc se repoudrant le nez et jetant un regard vers la caméra. Le sourire qu'il a alors nous en dit long sur la satisfaction qu'il éprouve à ce nouvel état de sa vie, à ce pouvoir de séduction qu'il a acquis en devenant une femme. Si besoin était encore, on ne peut plus douter du parti pris de Blier en faveur des femmes. De même, on ne peut que s'extasier devant le choix des comédiens; pensez donc, Depardieu et Blanc en femmes!

Trop belle pour toi marque le premier film où Blier, de façon non détournée, fait un film de femmes. Qui plus est, un film adulte où personne ne vit dans la clandestinité, mis à part bien sûr les deux personnages vivant une liaison adultère. C'est l'histoire d'une passion improbable qui se déchaîne et provoque un renversement de situation spectaculaire. Non seulement notre héros, incarné par Gérard Depardieu, est marié à l'une des plus belles femmes du monde, Carole Bouquet, mais encore se paye-t-il le luxe de tomber amoureux de sa secrétaire intérimaire pas très jolie, Josiane Balasko, de mettre en péril son ménage puis, d'être abandonné par les deux femmes de sa vie. Retournement majeur, cette

fois, il s'agit d'un trio deux femmes, un homme. Et les femmes tiennent le haut du pavé, avec une capacité de réflexion particulièrement profonde et touchante. Si ici l'homme semble dépassé par les événements, les deux femmes, chacune à sa manière, se battent pour les vaincre. La seule déception, qui est aussi une concession à la réalité, est de constater le triste sort que Blier réserve au personnage de Balasko qui se retrouve, dans la conclusion du film, en mère de famille nantie d'un mari peu attirant. La narration à voix haute passe tranquillement aux femmes, puisque le personnage de Balasko initie et lance la situation. Dans une des premières séquences du film, Balasko assise à son bureau, regarde intensément Depardieu qui lui fait dos, assis dans le bureau d'à côté. Et elle lui parle de façon si fervente, le prie de la regarder, qu'il finit par se retourner. Il est dans l'esprit romantique de Blier de faire en sorte que la puissance du désir féminin précipite l'action. Ce qui compte, ce n'est pas tant la plausibilité de la situation mais la nouvelle donne qui fait de la narration à voix haute la pierre d'achoppement du système narratif de Blier. Elle se fait presque chœur antique qui introduit et commande la scène qui va se jouer. Dans les films de Blier, les personnages pensent tout haut et maîtrisent l'action.

Merci la vie est sans doute son film le plus étrange et pourtant, le plus conséquent aussi. Très distinctement, Blier reprend le schéma de personnages des **Valseuses**. Cette fois, ses héros seront des héroïnes. On est frappé par l'audace du film qui se veut à l'image des préoccupations d'aujourd'hui, non seulement dans les thèmes mais aussi dans la forme. Blier dit s'être inspiré de l'habitude qu'ont aujourd'hui les gens de *pitonner*

devant leur télé, inventant ainsi un programme bigarré, sautant d'un univers à l'autre, d'un sujet à l'autre, d'une époque à l'autre même, sans perdre le fil de leur pensée. Ainsi, ses deux jeunes filles en cavale traversent l'espace temps pour perturber plusieurs mondes et laisser leur marque partout où elles passent. Ces Pierrot et Jean-Claude deuxième façon n'ont rien à envier à leurs modèles: elles pillent, elles violentent, elles violent même, et pourtant elles inspirent la sympathie. Presque vingt ans après, Blier nous dit que le temps de la révolte est toujours là et que le vent n'a pas fini de tourner. Surtout, la mise en scène qu'il y exploite avec maestria est plus que jamais la retranscription de cette notion de mise en situation qui lui est si chère. Littéralement, il apporte tous les éléments d'une élaboration scénique — lumière théâtrale, changement de la couleur au noir et blanc, exploitation du studio — qui lui permettent de contrôler les situations du film, du début à la fin.

Ce qui frappe surtout dans ce film, c'est que le moteur de l'histoire est l'union des deux femmes, l'une incarnant la vie, l'autre la mort. Qui plus est, deux adolescentes. Curieux de constater que plus Blier avance en âge, plus il est préoccupé par les jeunes filles. Il y a de quoi s'interroger. L'évolution des mœurs aidant, ses deux héroïnes sont particulièrement culottées. Chacun de leurs actes est à la fois un acte de révolte et une confirmation de leur pouvoir féminin. Il n'y a qu'à considérer Joëlle (Anouk Grinberg) qui va d'homme en homme, laissant dans son sillage une mort lente qui n'est évoquée qu'une fois (le sida), et ce, dans une séquence se déroulant pendant la Deuxième Guerre mondiale (!). Cette dévoreuse d'hommes commet le plus souvent ses *crimes*



Carole Bouquet et Gérard Depardieu dans
Trop belle pour toi

vêtue d'une robe de mariée du blanc le plus virginal. Joëlle fait peur parce que, paradoxalement, elle incarne la pureté et la souillure et que ses actes destructeurs sont en fait des actes de faiblesse; elle fait cela par amour, à la recherche d'une tendresse qu'elle ne trouve qu'auprès de Camille (Charlotte Gainsbourg). Si les femmes ont gagné le pouvoir, elles n'ont pas pour autant transformé les hommes.

Le dernier film en date de Blier, **Un deux trois soleil**, déçoit beaucoup parce qu'il passe à côté de l'essentiel de l'oeuvre du metteur en scène. Il n'est pas interdit à un créateur de changer mais, dans ce film, on a le sentiment désagréable qu'il est passé à côté de son sujet. Il y a peut-être une explication très simple à cela: c'est la première fois que Blier n'oppose pas deux univers ni qu'il propose une association de personnages. Victorine est la seule héroïne de cette histoire qui ne nous touche qu'à moitié. Elle se bat dans un univers qui lui est familier. Elle ne change jamais de monde ni ne cherche à le changer. C'est simplement l'histoire d'une fille qui s'accroche à la vie, réclamant sa part de bonheur. Comment, dans ces conditions, Blier veut-il nous donner matière à jubiler? Les personnages opposants proviennent directement du même univers que celui où Victorine évolue. Pas d'opposition, pas de confrontation, que de la provocation. Certains pourront sans doute trouver la source d'affrontement dans le fait que Victorine se heurte au monde fermé des banlieues de Marseille où, le plus souvent, la loi du plus fort domine et les hommes règnent en maîtres. Toute la quête de bonheur de Victorine, et même des autres femmes du film, l'oppose au monde des hommes. Malheureusement, Blier ne donne aucun adjuvant réel au personnage de Victorine et toute sa démonstration ne repose que sur son héroïne. Si le film avait été fait sur le mode réaliste, peut-être aurions-nous pu nous intéresser à la quête de Victorine. Ici, le mode de narration éclaté et fantaisiste ne nous donne aucun des éléments nécessaires à la démonstration qui voudrait nous faire comprendre que Victorine se bat pour une juste cause. En soi, le simple droit au bonheur pour chaque individu n'est pas suffisant. Il faut savoir les causes pour admettre les effets et, ici, nous n'avons que peu de matière à disséquer pour constater la validité du personnage de Victorine. Le film se déroule en vase clos et les opposants extrêmes manquent cruellement de tissu narratif. On peut aussi reprocher à Blier de faire des rapports homme/femme une simple affaire de sexualité et même de génitalité. C'est comme si toutes les relations possibles ne l'étaient qu'en fonction du sexe, au sens le plus pur du terme. Cette réduction nous laisse perplexe: comment Blier peut-il prétendre que ses personnages ne sont que des êtres sexuels, incapables de se



Au centre, Anouk Ginsberg dans **Un deux trois soleil**

définir en dehors de leurs différences génitales? Bien entendu, il pourrait toujours prétendre que nous avons affaire à des personnages peu éduqués, et donc primaires, mais la démonstration ne tient pas puisque même le personnage de l'institutrice semble dominé par son instinct sexuel. Il n'y a qu'à prendre pour exemple cette scène du film où elle se fait presque violer par ses jeunes élèves et où elle les arrête, criant qu'elle est consentante. Soit dit en passant, c'est une des pires scènes de Blier qui, par goût d'opposition, par esprit de contradiction, ou tout simplement par provocation, tend à perpétuer l'idée que les femmes sont plutôt d'accord pour qu'on les viole ou, pire encore, qu'elles aiment et n'attendent que ça. D'un autre côté, bien sûr, il donne ainsi une valeur aux personnages des voyous de banlieue, laissant entendre qu'ils sont valables puisque désirables. Simplement, il a le tort de réduire ici cette valeur à une fonction sexuelle et, dans ce cas, non seulement la manoeuvre est douteuse mais encore, elle dépasse la fiction.

Tout cela nous amène à nous questionner sur Blier. En effet, pourquoi donc accorder notre admiration à un cinéaste qui, selon toute vraisemblance, a une furieuse tendance à cultiver une vision du monde, et particulièrement des femmes, si peu attrayante? Peut-être que son principal talent est de ne pas se prendre au sérieux. Son sens de la dérision et une certaine forme de cynisme sont presque comme une bouffée d'air frais dans une société parfois tellement sinistre et pompeuse. Mais c'est encore l'affection qu'il manifeste à l'égard de ses personnages qui nous attache à lui. Parce que malgré toutes les observations qui précèdent, on ne peut nier que Blier fait preuve d'une compassion sans borne pour le genre humain. Et c'est aussi sa fabuleuse capacité d'invention qui nous touche. Le cinéma français d'aujourd'hui ne nous offre pas souvent l'occasion de nous émerveiller. Avec des thèmes aussi banals que les rapports homme/femme ou la recherche du bonheur, Blier réussit encore à nous surprendre. Il nous donne un éclairage nouveau, un point de vue inespéré. Comment alors résister à ce cinéma qui, vaillamment, repousse les conventions

acceptables et ose réaliser ce que l'on croyait impossible? Les situations de Blier sont toujours fortes et intenses en émotions. Bien sûr, elles sont parfois controuvées, mais elles ont d'autant plus de mérite à être novatrices.

Blier est aussi un extraordinaire conteur qui amène le merveilleux dans le quotidien. Qui ne se souvient pas de cette magnifique séquence de **Préparez vos mouchoirs** où Raoul, pris d'une sincère admiration pour Mozart, invente le retour de l'illustre compositeur. Le texte de cette scène, comme d'ailleurs tous les textes écrits par Blier, est parfaitement évocateur de la situation, avec une telle ferveur qu'on se prend à espérer que, à la fin de la scène, la personne qui frappe à la porte est bien Mozart ressuscité par la seule passion de Raoul.

En dernier lieu, Blier suscite toujours la controverse et ne laisse jamais indifférent. En parfaite adéquation avec ses propres principes créateurs, Blier déclenche soit l'admiration, soit la colère chez ses spectateurs. On peut certainement en dire autant de plusieurs cinéastes mais, dans ce cas précis, c'est systématique. Qu'il nous choque ou qu'il nous séduise, jamais on ne dira de Blier qu'il fait du bon ou du mauvais cinéma. On dira que le cinéma de Blier est surprenant, un peu comme si les notions de bien et de mal n'avaient pas cours ici. On ne peut discuter du cinéma de Blier en termes ordinaires; l'homme qui est derrière la caméra, sous des apparences inoffensives, est tout, sauf le cinéaste de la banalité. ☆

FILMOGRAPHIE

- 1963 : **Hitler, connais pas**
- 1967 : **Si j'étais un espion**
- 1974 : **Les Valseuses**
- 1976 : **Calmos**
- 1978 : **Préparez vos mouchoirs**
- 1979 : **Buffet froid**
- 1981 : **Beau-père**
- 1983 : **La Femme de mon pote**
- 1984 : **Notre histoire**
- 1986 : **Tenue de soirée**
- 1989 : **Trop belle pour toi**
- 1991 : **Merci la vie**
- 1993 : **Un deux trois soleil**